

Vague de disparitions

Christian Depangher

Numéro 58, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5934ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Depangher, C. (2001). Vague de disparitions. *Brèves littéraires*, (58), 74–79.

CHRISTIAN DEPANGHER

Vague de disparitions

La pluie tambourinait violemment sur les carreaux de la fenêtre, empêchant le journaliste de dormir. Las, il se redressa sur son coude et consulta sa montre posée sur la table de chevet. Minuit quinze et je ne dors toujours pas ! Et toujours ce foutu temps... je commence à comprendre pourquoi tous les cinglés de ce damné village vont se foutre à l'eau ! Il ne pensait à voix haute que lorsqu'il était en rogne et il l'était. Il se leva, se passa un peu d'eau fraîche sur la figure et s'habilla, pensant qu'un petit gueuleton de fin de soirée l'aiderait enfin à trouver le sommeil et puis, qui sait, peut-être des informations supplémentaires sur cette ténébreuse affaire. Quelques minutes plus tard, John Adams quittait la longue allée de gravier qui menait au cottage que le Boston Daily News lui avait gracieusement loué en bordure de la mer. Lorsqu'il s'engagea sur la route menant au village, un éclair zébra le ciel et, l'espace d'un instant, il nota l'aspect lugubre de la maison aux lattes grises où il demeurait. Mais, pensa-t-il, les maisons aux planches délavées et blanchies par le soleil et l'air salin n'ont-elles pas toutes l'air lugubre lorsque, au cœur de la nuit, se déchaînent les éléments, quand le vent siffle si fort qu'il ressemble à un mugissement venu d'outre-tombe ? Les essuie-glace suffisaient à peine à la tâche, le journaliste ne se fiait plus maintenant

qu'à l'indistincte ligne blanche qui avait le mérite, au moins, de faire savoir au conducteur où était la route. Après quelques kilomètres de trajet sur cette route rurale où il ne croisa pas âme qui vive, il aperçut enfin la lueur blafarde et hésitante d'une enseigne au néon vantant les mérites d'une bière locale. Arrivé à la hauteur de la pancarte, il braqua les roues de sa camionnette et pénétra dans le stationnement avec précaution. Les pierres crissaient sous les pneus du lourd véhicule. Il gara sa camionnette, en descendit, et huma l'odeur saline qui, malgré la relative distance qui le séparait maintenant de la côte, persistait. Il entra dans le bâtiment qui avait visiblement connu de meilleurs jours et avisa un tabouret libre au bout du bar, au fond de la pièce enfumée. Il s'y assit et héla la serveuse occupée à bavarder avec un homme attablé devant un nombre étonnant de bouteilles de bière vides, sûrement un habitué de l'endroit.

« Apportez-moi un sandwich au jambon et une bière s'il vous plaît.

— Mayonnaise ou moutarde ?

— Mayonnaise. Et le journal si c'est possible. »

Il venait de constater qu'il n'avait pas eu de nouvelles de l'extérieur depuis près de quarante-huit heures.

« Pourquoi voulez-vous un journal, vous, un journaliste ? »

Interloqué par la perspicacité de la jeune serveuse, il lui demanda comment elle avait pu deviner sa profession.

« Facile, dit-elle. Il y a au moins une trentaine de journalistes venus des quatre coins de l'Amérique à Marston ces jours-ci. Le bloc-notes qui émerge de la poche de votre trench-coat suffit à vous trahir. »

Réalisant subitement la facilité de sa question, il esquissa un sourire et porta son attention sur le téléviseur fixé au mur dans le coin opposé du bar. À bout de forces, deux boxeurs s'assommaient devant un auditoire en smoking et en robes du soir. Hypnotisés par le spectacle, les clients du Purple Dream se limitaient à quelques exclamations d'encouragement à l'un ou l'autre pugiliste de temps à autre. Un vieil homme, cependant, restait silencieux et fixait John Adams depuis de nombreuses minutes. Le vieillard rompit soudainement le silence :

« Votre théorie sur le suicide de tous ces touristes qui ont eu le malheur de séjourner à Marston cet été, c'est de la merde !

— Pardon ? grommela le journaliste, la bouche à moitié pleine.

— Tout ce que les médias des villes colportent sur ces présumés suicides est faux. Ce n'est qu'une tentative d'explication rationnelle d'un problème irrationnel.

— Expliquez-vous, poursuivit John Adams avant d'avaler une gorgée de bière. »

Quelques amateurs de boxe tendaient maintenant l'oreille en direction du bar.

« Les naufrageurs sont les responsables de tous ces meurtres.

— Meurtres ? Naufrageurs ? Qu'est-ce que vous me dites là ? »

Le vieil homme s'éclaircit la gorge et ajouta :

« Autrefois, Marston était un lieu maudit par tous les marins qui naviguaient le long des côtes de la Nouvelle-Angleterre. Nombreux furent les navires qui s'échouèrent la nuit sur nos côtes, trompés par des feux qu'ils croyaient être des phares au cœur des tempêtes des nuits estivales. Ces feux, allumés par des brigands de l'endroit, tuèrent maints navigateurs. Aujourd'hui, les esprits de ces marins tués attirent vers leur tombeau sans fond les malheureux qui ont l'insouciance de laisser une lumière allumée le long de la côte par nuit de tempête. Tous les citoyens de Marston connaissent cette règle qui ne figure malheureusement pas dans le guide touristique local... »

Le journaliste s'expliqua aussitôt la raison de l'air lugubre du petit village côtier : une population apeurée par des histoires à dormir debout transmises de génération en génération.

« Balivernes ! s'exclama-t-il. Les fantômes, démons et autres goules de leur espèce sont aussi réels que le Dracula imaginé par Bram Stoker... Il est bien connu qu'un suicide réussi entraîne souvent d'autres ; simplement, Marston est en voie de devenir la capitale nationale de la mort volontaire. Charmant paysage et discrétion assurés pour le grand saut vers l'infini. »

Le vieil homme, la serveuse et tous les clients du bar le fixaient maintenant d'un air glacial, l'air qu'affichent ceux que l'on insulte profondément.

« Sortez, vociféra le vieil homme, et ne remettez plus les pieds ici ! Vous n'êtes pas le bienvenu. Et pendant que vous y êtes, dites donc à vos foutus confrères journalistes de faire de même... Marston pourrait très bien se passer de ce genre de publicité ! »

John Adams prit une gorgée de bière de son verre à moitié vide et s'empessa de quitter les lieux, jugeant sa situation plutôt précaire. Il conduisit rapidement sur le chemin du retour, malgré la noirceur d'encre et la pluie diluvienne qui s'abattait toujours sur la côte. Il distingua bientôt, à travers le ballet de ses essuie-glace, sa demeure grise battue par le vent. Il gara son véhicule à quelques pas seulement de l'escalier qui menait à la porte d'entrée, en descendit rapidement et monta deux à deux les marches. Il ouvrit la porte qu'il avait laissée déverrouillée, alluma la lumière de la cuisine, puis suspendit son imperméable détrempé à un clou. Il remarqua une étagère où s'empilaient des livres à la reliure vieillotte. Après un inventaire rapide, il choisit un recueil de poésie de Whitman pour l'accompagner vers le sommeil. John Adams monta à pas lents l'escalier qui menait à l'étage. Il se dirigea ensuite vers sa chambre, alluma la lampe de chevet et se déshabilla prestement avant de se glisser sous la lourde couette en patchwork. De sourds roulements de tonnerre se faisaient entendre à intervalles de plus en plus courts, signe que l'orage approchait rapidement. Le journaliste commença sa lecture mais dû l'interrompre dix minutes plus tard,

en proie au sommeil. Il éteignit machinalement la lampe de chevet, se retourna et s'endormit aussitôt. Le reflet de la lumière de la cuisine, restée allumée, dansait sur les flots de la mer toute proche.

Le beau temps avait daigné revenir sur la Nouvelle-Angleterre et le soleil était maintenant à son zénith. Le sergent MacPherson, originaire du Midwest et depuis peu chef du service de police de Marston, examinait la maison où demeurait le journaliste dont on avait signalé la disparition. Il avait, bien sûr, entendu les racontars qui imputaient aux esprits des marins décédés, désireux de se venger, la disparition de tous ces gens par soir de tempête, mais comme pour toute légende, il n'y accordait aucune importance. Des histoires de vieillards qui n'ont rien d'autre à faire que de se raconter des histoires de peur pour tromper l'ennui, se disait-il. Malgré son scepticisme, une sourde angoisse dont il n'osait parler le tenaillait. Chacune des victimes avait laissé des traces de pas menant à la mer, accréditant l'hypothèse du suicide. Mais il y avait aussi, dans chaque cas, de nombreuses traces de pas provenant de la mer... et toujours cette odeur fétide, insoutenable, qui régnait dans la demeure des disparus, une odeur de varech et de corps ayant séjourné trop longtemps dans l'eau...